

Recherches sociographiques



Simon BELKIN, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*

Jack Jedwab

Volume 42, Number 1, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057422ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057422ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jedwab, J. (2001). Review of [Simon BELKIN, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*]. *Recherches sociographiques*, 42(1), 130–132.
<https://doi.org/10.7202/057422ar>

l'interprétation de la mouvance actuelle des frontières des communautés francophones du pays, et de ses effets sur la mobilisation de leurs membres.

Anne GILBERT

*Département de géographie,
Université d'Ottawa.*

Simon BELKIN, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920* (traduit du yiddish par Pierre ANCTIL), Sillery, Septentrion, 2000, 390 p.

Il n'est pas facile de commenter ce livre publié en 1956 et qui est le témoignage d'un activiste juif montréalais du début du vingtième siècle. Pourtant, c'est le défi que nous pose Pierre Anctil avec sa traduction (de la langue yiddish) du livre de Simon Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*.

À travers ses nombreuses publications, Anctil a comme objectif de nous rappeler les racines de la communauté juive de Montréal et de combattre l'image trop souvent caricaturale de cette communauté. Ce faisant, il veut approfondir le dialogue entre les Québécois d'origine canadienne-française et ceux d'origine juive en enrichissant leur connaissance respective de l'histoire du Québec dans ses multiples dimensions.

La traduction du yiddish, la langue des immigrants juifs venus de l'Europe de l'Est, les ashkénazes, n'est pas chose facile. Anctil comprend les nombreuses nuances de la culture yiddish telles qu'elles ont été véhiculées au début du vingtième siècle, ce qui, il faut l'admettre, est peu commun dans la communauté juive contemporaine. À cet égard, le rédacteur et le traducteur Anctil accomplit quelque chose d'assez exceptionnel.

Comme le yiddish est depuis de nombreuses décennies en déclin dans la population juive, la traduction des publications judéo-québécoises est une contribution importante à l'historiographie juive canadienne. C'est aussi une contribution à l'historiographie québécoise, notamment en ce qui concerne l'histoire de l'immigration, l'évolution du mouvement syndical et les effets de la confessionnalité du système scolaire de la province.

Belkin nous offre un survol des principales activités du mouvement ouvrier juif de l'époque dans le domaine du syndicalisme, du socialisme, de l'entraide mutuelle, de l'assistance des Juifs en détresse, de l'éducation juive et de l'unité juive mondiale. Les yiddishophones arrivés au Canada à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième ont déjà été décrits comme une troisième solitude montréalaise, à côté des protestants et des catholiques. Cela dit, le témoignage de Belkin montre que les conflits les plus importants n'ont pas eu lieu entre Juifs et non-Juifs mais plutôt à l'intérieur même de la communauté juive. Anctil rappelle l'importante distance culturelle entre les premiers arrivants et leurs descendants et les nouveaux

venus de l'Europe de l'Est. « [...] le flot de l'immigration juive a amené des transformations profondes quant à la structure interne de la communauté juive canadienne. En fait, c'est une toute nouvelle collectivité juive qui se profilait au pays au début du XX^e siècle, très peu influencée par la direction institutionnelle composée des personnes arrivées depuis longtemps » (p. 86).

Ces yiddishophones ont importé de la Russie leur modèle d'organisation, assez efficace. Selon Anctil, le mouvement politique Poale-Zion (les travailleurs de Sion) a tenté d'établir la difficile synthèse entre la modernité, la judéité et la révolution sociale. Ces ardents nationalistes voulaient défendre leur héritage culturel yiddish à travers une condition ouvrière commune à tous les peuples. Pour ces yiddishophones, le groupe des Juifs *uptowners* était disposé à compromettre l'héritage collectif de la communauté. Belkin observe que les *Uptowners* « étaient opposés au principe même d'une vie juive séparée ou d'une forme quelconque d'auto-ségrégation ». Les rapports institutionnels entre les deux groupes n'ont pas toujours été faciles surtout en ce qui a trait à la compétition subtile pour attirer les jeunes. La Poale-Zion transmettait son idéologie aux jeunes tandis que les *Uptowners* offraient des gymnases et des piscines.

Les leaders de Poale-Zion se préoccupaient de l'absence d'unité dans la communauté juive. À cet égard, ils ont investi une énergie considérable dans la création d'écoles juives séparées. Comme le système scolaire au Québec était divisé entre catholiques et protestants, les yiddishophones cherchaient à travers les écoles juives la reconnaissance comme minorité officielle. Si les non-Juifs s'opposaient à une telle reconnaissance, les *Uptowners* également. Ces derniers vinrent à une entente avec les protestants afin d'assurer aux parents juifs le droit d'envoyer leurs enfants dans ce réseau éducatif. La Poale-Zion croyait que cette approche relevait d'une politique d'apaisement et du compromis inutile.

Les travailleurs juifs ont largement bâti le réseau d'écoles juives qui a ultimement attiré les descendants de plusieurs *Uptowners*. Paradoxalement, ces Juifs immigrants ont à long terme remporté une victoire sur le plan culturel contre l'élite. Cela dit, la Poale-Zion reconnaît difficilement les écoles juives d'aujourd'hui. Belkin constate que la mise sur pied de ce réseau d'écoles est un de ses grands accomplissements ; les Juifs est-européens ont vite compris qu'ils détenaient un poids politique en constante progression. Vers 1917, Belkin estime qu'il était impossible pour un candidat de confession juive de gagner une élection sans l'appui de ces travailleurs immigrants. Pour un *Uptowner* désireux de poursuivre une carrière politique il était indispensable de se mettre à l'écoute des masses populaires.

Avec la première guerre mondiale et la crise à laquelle les Juifs d'Europe faisaient face, la Poale-Zion du Canada a poursuivi son grand projet d'unité nationale juive avec la création du Congrès juif canadien. (Depuis sa fondation en 1919, le Congrès juif continue de vivre avec le schisme entre ceux qui prétendent représenter les masses populaires juives et ceux qui représentent l'élite communautaire). Même si Belkin ne l'admet pas, pour atteindre cet objectif, il était nécessaire pour les travailleurs juifs d'en arriver à des compromis avec les *Uptowners*. Ceci malgré le fait qu'on mettait constamment en question le leadership des *Uptowners* et leurs attitudes « d'apaisement ».

Même si Belkin et ses nombreux alliés étaient préoccupés par les conditions de vie de la population juive, ils avaient une bonne connaissance de ce qui se passait autour d'eux, c'est-à-dire chez les Canadiens français et les Anglo-protestants. Pour lui, il existait deux cultures dominantes au Canada et l'Église catholique avait une influence « profonde et durable » auprès des Canadiens-français au début du vingtième siècle, même dans les milieux syndicaux.

Ancil note que l'idée d'une « lente osmose idéologique entre francophones et yiddishophones souffre d'une absence presque complète de preuve documentaire, faute de recherches orientées en ce sens [...] ». Selon Ancil, s'il y a un lien à faire, c'est très indirect. C'est le titre d'un autre livre d'Ancil, *Le Rendez-vous manqué*, qui décrirait le mieux l'état des relations entre travailleurs juifs et canadien-français au début du vingtième siècle. En effet, sur le plan idéologique, les deux groupes, le premier assez radical et le deuxième assez conservateur, étaient loin d'être sur la même longueur d'onde.

Aujourd'hui, la communauté juive montréalaise demeure très différente des autres communautés juives nord-américaines. Le livre de Belkin nous aide à mieux comprendre certaines conditions qui ont contribué à former le caractère distinct de la communauté juive québécoise.

Les recherches et les traductions de l'anthropologue et historien Pierre Ancil sont incontournables pour qui veut comprendre les origines de la diversité confessionnelle et ethnique au Québec.

Jack JEDWAB

*Institut d'études canadiennes,
Université McGill.*

Garth STEVENSON, *Community Besieged. The Anglophone Minority and the Politics of Quebec*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999, 363 p.

Tout le monde tout nu ! Il conviendrait peut-être de recycler, lors d'un prochain congrès d'études québécoises, cet appel à l'innocence typique des années soixante (hélas ! trop peu suivi, même à l'époque, vous confieront les nostalgiques), ne fût-ce que pour rappeler comment « tout le monde », y compris dans les cercles impatients, a été pris les culottes à terre par la rupture de la Révolution tranquille, même si on n'en finit plus, depuis, d'en retracer « évidemment » les ressorts annonciateurs toujours plus loin derrière son inauguration officielle, en 1960. Et nul n'aura été tant renversé que les anglophones du Québec.

Garth Stevenson, professeur de science politique à l'Université Brock de St. Catharines, Ont., en témoigne dans un ouvrage de très haute qualité, plaisant à lire, stimulant, aussi riche d'interprétations théoriques que solidement documenté (250 titres presque tous collés au sujet, sans mentionner les journaux, les archives